

L'alphabet, machine libératrice

Author : Catherine Kintzler

Categories : [Art & Société](#)

Date : 17 mai 2016

L'alphabet est probablement la découverte la plus puissante jamais inventée pour libérer les esprits. Or il déploie cette puissance parce qu'il abandonne l'ambition de représenter les pensées, et parce que, à la différence de tout autre système d'écriture, il rend l'acte de lecture totalement mécanique, ne s'attachant qu'à la matérialité des sons et de leur émission. Dans un ouvrage trop peu connu et qui fut parfois injustement décrié, ***Aux origines de la civilisation écrite en Occident***, Eric A. Havelock (1) développe ce paradoxe et lui donne sa forme maximale : « un système d'écriture réussi ou pleinement développé est un système où la pensée n'a plus aucune part ».

Lecteurs accoutumés à la notation alphabétique, nous sommes fascinés par un moment dont nous avons perdu le souvenir personnel mais que nous observons chez les enfants qui apprennent à lire : il y a un déclic, une illumination qui saisit brusquement l'enfant au moment précis où il *reconnaît* les sons de la langue qu'il parle déjà. Dès le moment où il a compris le principe de l'articulation des sons alphabétiques, et compris que cette articulation note des chaînes sonores qu'il peut identifier, il entre dans l'univers infini de la lecture : le voilà bientôt autonome, délivré de tout tuteur, en état de naviguer sur l'océan de la littérature universelle. L'alphabet est probablement la découverte la plus puissante jamais inventée pour libérer les esprits. Or c'est parce qu'il abandonne l'ambition de représenter les pensées, et parce que, à la différence de tout autre système d'écriture, il rend l'acte de lecture totalement mécanique, ne s'attachant qu'à la matérialité des sons et de leur émission, que l'alphabet déploie cette puissance. Dans un ouvrage trop peu connu et qui fut parfois injustement décrié, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, Eric A. Havelock développe ce paradoxe et lui donne sa forme maximale : « un système d'écriture réussi ou pleinement développé est un système où la pensée n'a plus aucune part »

Épeler ce n'est pas encore savoir lire, on pourrait même dire que l'acte d'épeler fait obstacle à l'acte de lecture puisque épeler c'est nommer les lettres par leur nom, dont le son est toujours, si on excepte les voyelles, très différent de celui qu'elles représentent dans la chaîne écrite.

Par exemple la lettre que nous écrivons « B, b » s'appelle « bé » mais nous ne la prononçons pas « bé » lorsque nous la voyons écrite dans un mot. La lettre que nous écrivons R, r s'appelle « èr » mais nous ne disons pas « èr » lorsque nous la rencontrons. Quand je vois le mot écrit « bras » je lis /bra/ et non « béèràès ».

Le scénario qui permet de passer de l'épellation à la lecture, émission orale correcte de ce qui est

noté, se réalise en ânonnant « b-a – ba ». Mais entre les deux moments de ce petit scénario, on franchit un abîme : passer du nom de la lettre à son émission en articulation phonique avec d'autres. Cet abîme se creuse si on se demande en quoi consistent ces sons qui entrent dans la chaîne sonore notée par l'alphabet.

Si nous examinons d'un peu plus près ce qui se passe, on se pose la question : alors qu'il est très facile d'émettre le son noté par une voyelle, comment expliquer à quelqu'un qui apprend à lire ce qu'est le son noté par une consonne ? C'est impossible d'émettre le son isolé noté par la lettre B et à plus forte raison de demander à un autre de le reproduire, et ainsi de toutes les consonnes. On ne peut que l'émettre en le joignant à un autre : b-a ba.

Nous devons donc affiner notre idée de l'alphabet : les lettres de l'alphabet ne notent pas directement des sons au sens strict, mais notent des abstractions de son, des sons imprononçables en eux-mêmes de manière isolée. Plus précisément, elles notent une action du corps, elles correspondent à ce qu'il faut faire pour émettre un son abstrait, articulé à d'autres. Car un phonéticien pourra nous dire que le graphe « B » note une labiale occlusive sonore, alors que le graphe « P » note une labiale occlusive sourde. Comprendre cela est à la fois élémentaire et très abstrait: et d'une certaine manière c'est ce qui rend comique la leçon de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*.

Voilà la découverte de l'alphabet ; un mode d'écriture qui rompt avec d'autres modes d'écriture par le raffinement analytique de la chaîne sonore parlée qu'il s'efforce de représenter, ce qui lui donne une économie en nombre de signes, une facilité d'utilisation et une adaptabilité inconnues avant lui (Grèce, environ 700 ans avant JC, alors que l'écriture est bien plus ancienne). La version universelle et scientifique de l'alphabet est l'alphabet phonétique, qui répertorie systématiquement tous les sons de toutes les langues et leur donne une notation non ambiguë, mais le phonéticien ne fait rien d'autre que de rationaliser et étendre ce que l'alphabet a déjà fait imparfaitement. Selon Havelock, l'alphabet vulgaire proprement dit est assez récent et existe sous deux formes : le grec (dont est dérivé le cyrillique) et le latin.

J'ai bien conscience en disant cela d'avancer une proposition « culturellement incorrecte ». Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, j'ai emprunté les rudiments de cette théorie à Eric A. Havelock (2), qui a consacré une grande partie de sa vie à élucider et à exposer les propriétés distinctives de l'alphabet dans ce qui le distingue des autres systèmes d'écriture. Havelock a travaillé principalement dans les années 1970-80 et il a été accusé d'occidentalocentrisme. Je voudrais lui rendre hommage et retracer quelques éléments de sa théorie, qui n'a absolument rien d'occidentalocentriste comme on le verra.

Examen de quelques préjugés concernant la notion d'écriture

L'écriture serait liée à la culture. C'est faux, car le fait de lire et d'écrire est très récent (environ

5000 ans avant JC), c'est le langage oral qui est fondamental. D'où l'importance d'apprendre d'abord à parler aux enfants, de leur raconter des histoires, de leur apprendre à réciter. Plus le vocabulaire oral d'un enfant est riche, plus il sera ensuite à même d'apprendre à lire.

On identifie souvent mais abusivement une langue parlée avec le système d'écriture qui la note traditionnellement. Or il n'y a aucun lien entre les deux. Par exemple, Kemal Atatürk a supprimé l'écriture arabe et l'a remplacée par l'alphabet latin : les phonèmes de la langue turque non seulement n'en ont pas été affectés, mais ils ont été notés avec plus de précision. De manière générale, il est possible de transcrire n'importe quelle langue dans n'importe quel système de notation phonographique sans que cela affecte la langue. L'alphabet est un système phonographique parmi d'autres, et Havelock soutient qu'il est le plus performant.

On croit souvent que la notation des quantités est plus difficile que celle des unités phoniques composant la parole. C'est faux, représenter la parole est beaucoup plus difficile. Il y a disjonction entre les deux. Les Babyloniens avaient des outils arithmétiques bien supérieurs à ceux des Grecs, alors que les Grecs ont inventé l'outil le plus performant pour capter la chaîne sonore parlée. Il n'y a aucune relation entre les deux, et de plus cela permet de répondre à l'accusation d'occidentalocentrisme : les Grecs étaient plus avancés pour la notation de la parole, mais beaucoup plus arriérés que les peuples sémitiques pour la notation des quantités. On ne peut donc pas conclure à une quelconque « supériorité » des uns ou des autres.

L'écriture est considérée comme un phénomène global et homogène qui divise l'histoire de l'humanité en « avant » et « après ». Or des divisions profondes traversent l'écriture elle-même. Tout d'abord, ce n'est pas la même chose de s'efforcer de noter des idées ou des mots (idéogrammes et logogrammes), et de s'efforcer de noter une chaîne sonore (phonogrammes). Une seconde division traverse les systèmes phonographiques, faisant de l'alphabet le système d'écriture le plus puissant et le plus libérateur.

Les systèmes d'écriture appréciés à l'aune de la capacité sociale de lecture

Havelock propose une classification des systèmes d'écriture en deux grandes catégories.

Les systèmes qui tentent de noter des représentations mentales et ceux qui tentent de représenter des mots ou des expressions. Ce sont les *idéogrammes* et les *logogrammes*. Ces systèmes (très ambitieux puisqu'ils tentent d'aller directement aux processus psychiques) sont très anciens (5000 à 4000 ans av JC). Leur difficulté est qu'il faut un nombre considérable de signes et qu'il faut associer chaque signe à un énoncé : la mémoire humaine est incapable d'aller au-delà de quelques milliers (de l'ordre de 10 000) enregistrements de cette nature. On voit tout de suite ce que veut dire « lettré » dans un tel système : c'est une profession qui demande qu'on y consacre

sa vie, la lecture ne peut pas être un acte populaire, c'est un acte hautement spécialisé et valorisé.

Un très grand pas a été franchi dans l'économie des signes et la facilité de manipulation quand on a renoncé à noter les idées et les mots et quand on a tenté de noter les *sons* émis par la parole. Ce sont les *phonogrammes* : on s'efforce de noter les sons, de donner le moyen de capter la chaîne sonore.

Les phonogrammes se caractérisent par leur modestie : au lieu de représenter la pensée, on s'efforce de représenter des phénomènes matériels (les sons d'une langue) par d'autres phénomènes matériels (les signes visuels tracés). D'où cette proposition qui est une des thèses fondamentales de Havelock : « *Un système d'écriture réussi ou pleinement développé est un système où la pensée n'a plus aucune part* ». Il s'agit en lisant de restituer des sons, l'acte de lecture devient mécanique et n'a plus besoin de profonde réflexion : on économise le moment de réflexion sur le fonctionnement du système pour accéder plus vite à l'énoncé lui-même. On voit bien que l'alphabet gréco-latin est un système phonographique, mais on ne voit pas encore au juste pourquoi il serait plus puissant qu'un autre système phonographique. Afin de nous pencher sur cette question, il est nécessaire de faire un détour pour dégager un concept important.

On croit en effet que pour comprendre l'écriture il est primordial de s'intéresser à l'écriture elle-même. Or c'est la *lecture* qui donne la clé de l'écriture. L'intérêt est de se demander ce qu'un système d'écriture permet au niveau de la lecture, du décryptage. Ici Havelock avance le concept fondamental de sa théorie : *la capacité sociale de lecture*. Quelle proportion de la population identifie rapidement, facilement et sans aide extérieure le message tracé ? Bien sûr cela tient à des conditions sociales (apprentissage) mais pas seulement : il y a aussi, en amont, des conditions techniques dans le système d'écriture. Autrement dit il y a des systèmes d'écriture plus libérateurs dans leur principe que d'autres.

Quand un système d'écriture est difficile à décrypter – par exemple un ensemble d'idéogrammes et de logogrammes – la lecture et l'écriture sont l'objet d'un usage professionnel ; la lecture courante rencontre beaucoup d'obstacles. C'est le règne des scribes. Et c'est seulement avec l'alphabet que les conditions techniques sont réunies pour sortir entièrement d'un usage professionnel de l'écriture et pour jeter les bases d'une capacité de lecture universelle. Il est donc important de s'interroger sur ce qui rend une écriture efficace en termes de capacité de lecture.

Quelles sont les conditions d'efficacité de l'écriture ?

Qu'est-ce qui peut rendre une écriture facile à décrypter et la soustraire à un usage professionnel ?

Il est clair que les écritures phonographiques sont, par leur principe même, forcément plus

efficaces que les écritures idéographiques ou logographiques : elles requièrent moins de signes et moins d'effort de la part du lecteur.

Mais pourquoi l'alphabet est-il le système le plus efficace au sein des écritures phonographiques ?

C'est qu'il parvient à satisfaire (de manière imparfaite) trois conditions techniques relatives à l'efficacité de la lecture.

1. Le système doit permettre la représentation de *tous les sons* d'une langue donnée.
2. Cette fonction doit être assurée *sans ambiguïté* phonique : il faut que le lecteur ne soit pas constamment obligé de faire des choix, ou de recourir pour cela à un « interprète autorisé ».
3. Le *nombre* total de caractères ne doit pas dépasser certaines limites, la capacité de lecture étant inversement proportionnelle au nombre des signes. Empiriquement, ce nombre oscille entre 20 et 30.

Alors on peut introduire une 4e condition : un *système d'éducation* imposant au cerveau les habitudes de reconnaissance avant que celui-ci ne soit pleinement développé, pendant qu'il est encore dans le travail d'acquisition de la langue orale.

Ce résultat n'a été obtenu qu'en Grèce vers 700 avant JC : c'est l'alphabet grec.

D'autres systèmes phonographiques existent. Ce sont des systèmes syllabaires et les systèmes à entrées consonantiques C'est le cas, par exemple ce qu'on appelle « l'alphabet phénicien » ; des systèmes perse, sanscrit, hébreu, araméen et arabe, ainsi que du cunéiforme.

Les syllabaires au sens strict cherchent à représenter des sons réels (que l'on peut émettre isolément) dont l'analyse n'est pas aussi poussée que dans le cas de l'alphabet. Or les syllabaires sont pris dans une contradiction : ou bien ils essaient de représenter un maximum de sons, et alors ils satisfont les deux premières conditions mais ils aboutissent à un très grand nombre de signes ; ou bien ils essaient d'économiser les signes en procédant par « factorisation », par groupes de sons (par exemple les sons ba be bi bo bu bou seront notés par une même « entrée consonantique ») mais alors une partie du son est laissée de côté et il y a une forte ambiguïté qu'on ne peut trancher que si l'on connaît d'avance le mot ou si l'on fait appel à une autorité extérieure. Ces systèmes sacrifient donc une des conditions pour satisfaire les autres.

Dans tous les cas, l'activité de lecture reste au moins partiellement une activité spécialisée, professionnelle : la lecture est laborieuse, elle a besoin souvent du recours à un interprète qui tranche les ambiguïtés, elle sera également facilitée si on « reconnaît » des énoncés déjà constitués.

Quelles différences l'alphabet proprement dit introduit-il ?

Du fait qu'il pousse l'analyse de la chaîne sonore jusqu'à ses composantes morphologiques, du fait qu'il note des sons abstraits, le système alphabétique est un système « atomique » qui vise en fait ce que les linguistes appellent les phonèmes. L'alphabet ne note pas des sons réels mais des sons abstraits qui correspondent à un acte du corps : lorsque je vois une lettre, insérée dans une séquence, je sais ce que je dois faire pour prononcer cette lettre prise dans cette séquence.

Je ne peux pas entrer dans les détails, notamment Havelock se livre à une démonstration assez longue pour noter dans différents systèmes connus une même séquence sonore « Jack and Jill went up the hill » et il montre comment les systèmes syllabaires, soit par la surabondance de la notation, soit au contraire par son économie introduisant des ambiguïtés, supposent toujours un déchiffrement laborieux. C'est cela qui requiert l'usage de type professionnel. L'alphabet, une fois acquis, est plus aisément déchiffirable sans aide extérieure. En fait dans le cas des syllabaires, la reconnaissance est aisée quand on connaît la phrase d'avance – par exemple dans un corpus de littérature traditionnelle comportant des formes fixées. Avec l'alphabet, un énoncé jamais entendu par le lecteur sera aussi aisément déchiffré qu'un énoncé connu d'avance.

Les conséquences sont considérables

Démocratisation. La capacité de lecture devient un automatisme. On n'a plus besoin du scribe qui sait tout, ni de l'interprète qui dit comment il faut prononcer. Cet effet ne prendra sa pleine dimension qu'avec l'imprimerie, mais il serait impossible sans l'alphabet. Le lecteur peut devenir totalement autonome si un système d'éducation prend les choses en main. Le lecteur alphabétique n'a pas besoin d'une autorité extérieure pour lui donner la bonne interprétation.

Désacralisation de l'écriture. L'alphabet est totalement mécanique, on n'y pense pas. L'écriture n'est plus un écran et elle n'est plus par principe le privilège de professionnels. Elle n'a plus de valeur en soi : elle ne fait que renvoyer à la langue parlée.

Un système alphabétique est indifférent à la langue qu'il note. Bien sûr il garde la trace de la langue dans laquelle il a d'abord été inventé et pratiqué, mais il peut en droit s'étendre à d'autres langues. Havelock donne un exemple tiré de Thucydide. Un émissaire perse a été capturé par les Grecs, qui ne savent pas sa langue. On le fait parler et on note en alphabet grec la transcription phonétique : on transmet cela à un traducteur, qui n'a plus qu'à « prononcer » ce qu'il voit pour entendre le persan et le traduire.

Possibilité de lire et de produire des énoncés originaux entièrement nouveaux. Le système alphabétique ne privilégie pas les formes « déjà connues », la littérature traditionnelle avec des formules répétitives. On a donc un développement sans précédent de la prose courante, ce qui suppose bien sûr aussi qu'on va pouvoir écrire des choses sans grande valeur : les conditions de l'innovation sont aussi celles d'une production médiocre en plus grande quantité.

Je me permets d'ajouter une remarque. L'un des plus perspicaces à avoir vu la puissance de l'alphabet et à avoir vu en quoi cette puissance peut aussi être accompagnée d'une forme d'affaiblissement, si on la compare à ce qu'il eût appelé « l'énergie » des cultures orales, est Rousseau qui, au chapitre V de son *Essai sur l'origine des langues*, caractérise la propriété analytique l'alphabet.

Dans une dernière conférence, Havelock aborde les questions non résolues et montre que les systèmes alphabétiques existants n'atteignent pas parfaitement les conditions énumérées : il reste des ambiguïtés ; les systèmes restent dépendants des langues d'origine et l'alphabet est fortement limité par les supports matériels dont on dispose ; il y a aussi des obstacles politiques et sociaux : en somme il ajoute des correctifs.

Mais si on neutralise les obstacles, et c'est sa conclusion, on voit que l'addition : système alphabétique + système arabe de numération + imprimerie et papier (on pourrait ajouter aujourd'hui : claviers et représentation graphiques sur écran + transmission par réseaux) ; plus rien ne s'oppose à la diffusion universelle de l'usage de l'écriture : il n'y a plus que des obstacles politiques et sociaux. Il ne reste plus qu'à apprendre résolument à lire à tous. C'est peut-être ce qui est le plus difficile à préserver et à étendre.

Quelques réflexions sur écriture alphabétique et symbole

Les considérations qui précèdent n'abolissent cependant pas le moment « symbolique » dont l'alphabet peut et doit faire l'économie. Libérés par l'alphabet, nous n'avons cependant pas à congédier un rapport plus archaïque et en un sens plus précieux au moment pré-alphabétique de l'écriture, lequel subsiste, peut-être pas comme on le prétend souvent en dépit de l'alphabet, mais à côté de lui.

Le maintien et l'usage du *symbole* est d'une certaine manière l'opposé de la lettre alphabétique. Mais ce n'est pas nécessairement son contraire, ce n'est pas sa négation, c'est un maintien qui complète et enrichit le signe alphabétique. Contempler un vitrail ou une statue rituelle, c'est y projeter un concentré de récits et de significations. Lorsque le franc-maçon étudie un symbole initiatique, il se sent libre d'y inclure des interprétations qui ne lui sont pas dictées par un dogme venu de l'extérieur. Dans l'un et l'autre cas, en des sens différents, on regarde aussi le symbole comme un aide-mémoire.

Le symbole est global et non atomique, tout au plus peut-il parfois s'analyser en unités qui elles-mêmes ont un sens (par exemple le niveau composé du fil à plomb et d'une perpendiculaire). Il faut le prendre tout entier, il est lui-même une pensée et pas seulement une chose mécanique, il a quelque chose de méditatif, il a une consistance propre. Sa « choséité » est elle-même imprégnée de sens, alors que la choséité de la lettre alphabétique est par définition dénuée de sens.

Cette matérialité du symbole est imagée, elle n'est pas réductible à un tracé abstrait (même ornementé) : le symbole appelle le concept, il fait travailler l'imagination qui ensuite s'environne de concepts. Le symbole a des propriétés imaginatives et esthétiques par lui-même, alors que la beauté d'une écriture alphabétique ne peut être que surajoutée, ornementale.

Le symbole est par définition ambivalent, il appelle plusieurs interprétations, il n'est pas fixé une fois pour toutes et il ne s'impose pas à tous dans une seule et même acception. Parce que le symbole est ambivalent, équivoque, il y aura toujours des tentatives pour le fixer, pour lui donner un sens et un seul, pour le dompter et en faire une sorte de totem pour l'enserrer dans un « programme » religieux, politique ou autre. On retrouve ici le défaut des écritures syllabiques dans lesquelles on a besoin soit de reconnaître un texte autorisé, soit de recourir à un interprète lui-même autorisé. Mais d'un autre côté, parce que le symbole est ambivalent il permet l'interprétation. Il donne libre cours à la pensée sur un mode vagabond.

Mais cette liberté dont le symbole peut et doit être le support suppose aussi des sujets libres, qui ont l'expérience de la liberté dans l'exercice de la pensée et qui souhaitent maintenir et développer cette expérience, qui ne sont pas pris en main par une tradition entièrement saturée qui vous dit tout ce qu'il faut faire, ou qui ont les moyens de s'en défaire, qui savent user de leur propre jugement.

Et sans l'alphabet, sans la constitution ordinaire du lecteur autonome, cela est sans doute possible, mais c'est très difficile, très long, très élitiste. Dans une tradition orale la liberté est un luxe aristocratique, c'est celle qu'on s'imagine chez les Indiens d'Amérique au temps de leur splendeur.

J'ai voulu montrer ici que l'écriture alphabétique est probablement l'outil le plus puissant jamais inventé par l'humanité pour l'autonomie du jugement et pour faire en sorte que cette autonomie soit accessible à tous. Le symbole n'est pas pour moi une figure sacralisée mais ce n'est pas non plus une figure totalement dépassée, je vois dans le symbole ce que l'alphabet ne sait pas et ne peut pas m'apporter, ce que l'alphabet risque peut-être de me faire oublier.

La parole pleine, vivante et libératrice a toujours existé, elle n'a pas attendu l'alphabet. Mais pour que la parole pleine soit vraiment universelle, pour que tous puissent y prendre part, la formation orale est trop parcimonieuse et élitiste, il faut passer par une puissance plus forte et plus minimaliste : c'est ce que permet la culture alphabétique.

¹ Eric A. Havelock, *Aux Origines de la civilisation écrite en Occident*, Paris : F. Maspero, 1981 ; traduction en français par E. Escobar Moreno de quatre conférences données en 1974 à l'Ontario Institute for Studies in Education. Ouvrage original en anglais : *Origins of western literacy : four lectures delivered at the Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, March 25, 26, 27, 28, 1974*, Toronto : Ontario Institute for Studies in Education, 1976.

[2 Voir la note précédente.](#)

[© Catherine Kintzler et *Mezetulle*, 2011 : cet article a été publié initialement en juillet 2011 sur \[mezetulle.fr\]\(http://mezetulle.fr\), où vous pouvez le retrouver, avec de nombreux commentaires](#)